

d'intérêts puissants ; et vienne maintenant la rivalité de X, vienne la mauvaise volonté passagère des petits radicaux, rien ne pourra l'éteindre.

Il fallait bâtrir, absolument. Attendre que les fonds suffisants fussent entrés, impossible ; plus on attendrait, moins cela rentrerait. Que faire ? se jeter *in medias res*, bruler ses vaisseaux. Chose incroyable, ce parti désespéré fut voté unanimement, sans opposition officielle. Délibérément, par tous ? je l'ignore ; par moi, certainement. Cette hardiesse va nous donner un monument.

Les évêques devaient aider l'Université substantiellement, sous peine de perdre leur prestige, leur autorité aux yeux d'un grand nombre. Mais les Evêques ne sont pas riches ; dans ces circonstances, naturellement, on ne s'exécute qu'à la dernière extrémité : cette extrémité fut la nécessité pressante, créée à dessein, de rencontrer les obligations de nos nombreux contrats.

Ce don des Evêques aura, en sus, deux avantages : le premier, d'en attirer d'autres à l'Université ; le second, de les intéresser de plus en plus à l'œuvre universitaire. On ne porte jamais un intérêt si profond qu'à ce pour quoi on a fait de grands sacrifices.

Mais, pour moi, le présent voyage est bien autrement important à raison d'autres nécessités que voici : 1o. expliquer notre organisation à de nouveaux dignitaires de la Congrégation de la Propagande, qui n'ont pas eu l'occasion de la reconnaître ; 2o. exposer nos besoins, nos grandes espérances, les dangers que des adversaires, les plus opposés en principes et en poursuite, essaient de soulever autour de nous ; 3o. démontrer, par des faits, que nous avons réalisé à Montréal depuis cinq ans tout ce que nous avons promis pour la paix des esprits, la gloire de la religion et le plus grand bien de la jeunesse studieuse ; 4o. dissiper les nuages que l'on amoncelle à dessein autour de notre situation, etc., etc. A ces divers points de vue, je considère providentiel que Nos Seigneurs les Evêques se soient tout-à-coup décidés à envoyer non pas un délégué, mais des délégués, (puisque je ne fais que devancer Mgr l'évêque de Sherbrooke) à Rome. Le cinq cents a pu être le prétexte pour la sagesse humaine ; la sagesse divine a probablement dans ses secrets bien d'autres motifs.

Il existe encore à X, pas très nombreux, mais se ravivant, comme la mèche prête à s'éteindre, un parti qui est aux aguets, vrai chat attendant la souris. Il attend que nous ayons des embarras, il essaie même sous main, sans que cela paraisse, de nous en susciter, pour en profiter, espérant toujours reprendre la gouverne des affaires à Montréal. Pour en arriver là, il comptait sur un fiasco dans nos entreprises, sur une banqueroute dans nos contrats, sur un changement d'orientation qu'amènerait nécessairement ma maladie chez eux réputée incurable : ils s'étonnent d'attendre aussi longtemps. Ce voyage à Rome est la mort définitive de ce parti funeste : le voile derrière lequel il se cache sera déchiré, ses réticences mises à nu. Je n'ai aucune accusation acerbe à porter, tout se fera par l'exposé clair, simple, court, droit, sans ambages, sans détours, de la vérité. *Veritas liberavit vos.* Nous serons délivrés d'un ennui sans cesse rennaissant qui

embarrasse notre marche, Québec sera délivré d'un manteau de plomb qui l'écrase. *Prosit.*

Priez que Dieu me vienne en aide, et faites prier ; surtout intéressez à ce dessein, sans le leur expliquer, les élèves du couvent de St-Lin, dont les prières, dans le passé, m'ont été d'un si grand secours. Croyez aux sentiments d'attachement et d'affection avec lesquels je suis,

Mon cher Monsieur,

Votre ami sincère et dévoué.

J. B. PROULX, ptre.

Faites-les prier, mais ne leur dites pas pourquoi.

UNIVERSITAIRE.

## L'ENFANT DANS LA FAMILLE

Honore ton père et tu seras heureux, dit un vieil adage.

Je ne voudrais pas prétendre que dans la seule obéissance paternelle se trouve la source de toutes les joies, de toutes les félicités ici-bas, mais j'estime cependant que l'observation de ce principe devrait être de rigueur, car l'histoire de chaque jour nous démontre que les familles les plus heureuses sont celles où l'autorité des parents n'est pas discutée, mais reconnue non par crainte, mais par le respect que dicte le cœur.

Un bon père, une bonne mère, mais c'est un trésor inappréciable. Dans nos premières années, ils ne cessent de nous prodiguer chaque jour tous les soins que nécessite notre faiblesse d'enfants. Ils nous couvrent des yeux et à cet âge nous savons les récompenser par nos sourires, nos caresses. Avez-vous jamais bien remarqué combien est gentil, mignon, le bébé qui remercie sa mère, qui témoigne à son père par son regard joyeux, sa reconnaissance pour l'avoir fait sauter sur ses genoux ?

Mais dès que l'enfant a grandi, qu'il a atteint l'âge de 14 ou 15 ans, le même attachement existe-t-il en lui pour ses parents ? ou plutôt, dès qu'il sort pour aller au collège ou à l'atelier, ce bambin commence-t-il à se croire quelqu'un, à douter que ceux qui ont guidé ses premiers pas soient indispensables ? Peut-t-il déjà pouvoir se soustraire aux conseils paternels et avoir seul désormais le droit de se conduire ?

Tout récemment, j'entendais soulever que maintenant l'autorité du père n'était plus pour les jeunes gens qu'un vain mot.

L'obligation dans laquelle se trouvent les parents de se séparer de leurs enfants, soit pour les envoyer gagner leur vie, soit pour leur permettre de compléter leurs études, ne peut que paralyser leur action de surveillance et, par suite, faire oublier le respect qui leur est dû.